PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Jacques Dupâquier

Pour la démographie historique

Pour la démographie historique

8° G
21691
(6)

340

HISTOIRES

Collection dirigée par Pierre Chaunu

92
25-26

POUR LA DÉMOGRAPHIE HISTORIQUE

JACQUES DUPÂQUIER

Directeur d'Etudes
à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales
Président de la Société
de Démographie historique

Préface de Pierre Chaunu
Membre de l'Institut



Presses Universitaires de France

DL-12-03-1984-07401



ISBN 2 13 038279 7
ISSN 0246-6120

Histoires (Paris, 1980)

Dépôt légal — 1re édition : 1984, janvier

© Presses Universitaires de France, 1984
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

« Nous sommes instruits à satiété de ce que d'autres hommes ont découvert, mais on ne nous dit rien ou fort peu de chose de ce qu'ils n'ont pas découvert, si désirable qu'eût pu être leur découverte. On nous parle très rarement et mal de ce qu'ils ont cherché sans le trouver; quant à ce *qu'ils auraient pu chercher* dans l'intérêt de la connaissance même, et plus généralement dans l'intérêt de l'humanité, je crois que personne n'a commencé d'y réfléchir : c'est pourquoi je viens d'écrire que *la science de l'ignorance* n'existe pas. »

J. FOURASTIÉ, *Les conditions de l'esprit scientifique.*

Sommaire

Préface par Pierre Chaunu, *membre de l'Institut* 9

Avant-propos 15

Chapitre 1 / *Naissance d'une discipline* 19

1. De l'histoire des populations à la démographie historique 20
2. Mais qui a inventé la méthode de reconstitution des familles ?.. 24
3. Une méthode : Henry 29
4. Un modèle : Crulai 34
5. L'esprit critique en démographie historique 38
6. Trois exemples de fausses pistes 42
7. L'organisation de la recherche 50
8. L'internationalisation de la démographie historique (jusque vers 1972) 54

Chapitre 2 / *Les retombées* 61

1. Démométrie historique et histoire quantitative 62
2. Découverte de l' « ancien régime démographique » 72
3. L'élargissement de la vision historique 78

Chapitre 3 / *Les doutes* 91

1. Rendement du travail et problème des effectifs 94
2. Etroitesse du champ d'observation 99
3. Représentativité et signification des résultats 105
4. Les infirmités du modèle monographique 116

CHAPITRE 4 / *Le second souffle* 123
1. Méthodologie et informatique 126
2. Le renouvellement de l'histoire des populations 136
3. Les progrès décisifs de la démographie urbaine 146
4. Les contacts interdisciplinaires 150
5. Démographie historique et généalogie 159

CONCLUSION 165
Pour un renouvellement de la méthodologie 165
Pour un élargissement des champs de la recherche 168
Pour une nouvelle histoire sociale 172
Pour une relecture démographique de l'histoire 176

BIBLIOGRAPHIE 181

INDEX 185



Préface

Jacques Dupâquier sait de quoi il parle. La population rurale du Bassin parisien à l'époque de Louis XIV[1] *(tome I d'un tome II de* Statistiques *qui avaient précédé), ce sont 82 389 éléments statistiques, 14 218 cartes perforées, à quoi s'ajoute le retraitement de 73 475 baptêmes, 59 487 décès, 16 224 mariages tirés de monographies d'étudiants, avec lui vous mesurez combien l'histoire, la vraie, est indissociable de l'érudition, combien elle bouscule, innove, invente. Car* La population rurale du Bassin parisien, *c'est la description, dans un monde apparemment plein et fondamentalement ouvert, d'un système autorégulateur du peuplement par le jeu des variations de l'âge au mariage. 1979 est une date dans l'histoire de l'histoire : celle du modèle Dupâquier. Vous comprendrez combien je suis fier d'accueillir dans « Histoires » ce manifeste tranquille.* Pour la démographie historique, *ce bilan serein qui vous conduira de la naissance d'une discipline, au lendemain de la deuxième guerre mondiale, suivie de nombreuses retombées sur l'éventail de l'histoire et des sciences humaines, aux doutes, et de là vers un second souffle qui se cherche, et que Jacques Dupâquier et Jean-Pierre Bardet ont beaucoup aidé à trouver.*

Pour la démographie historique, *c'est un petit livre d'une grande*

1. Ehess, 1979.

portée. Le meilleur livre d'épistémologie que j'aie lu depuis longtemps. Jacques Dupâquier fait de l'histoire de la science, comme il convient de la faire, entendez l'histoire vraie d'une aventure intellectuelle à laquelle a été entièrement mêlée l'histoire d'une poignée d'hommes qui ont grandement pesé sur le destin.

Bien sûr, on peut toujours se découvrir en amont de lointains ancêtres. Le vrai père de la Démographie, c'est John Graunt, citoyen de Londres[2]*, dont les si modernes* Observations naturelles et politiques *sur les bulletins de mortalité datent de 1662 – Graunt, non pas Malthus*[3] *dont le fameux* Principe de population *date de 1798 – les patriarches des Lumières se nomment en français Expilly, Moheau, Messance – mais la démographie telle que nous la pratiquons est née un peu avant la guerre de 1939, lors du premier accident de la fécondité prémonitoire du gigantesque collapsus qui nous anéantit. Il y avait Huber, Bunle, Landry..., il y aura Sauvy.*

Il en va de même pour la petite sœur cadette dont Jacques Dupâquier vient de remplir la fiche de famille. De même que nous descendons tous d'Adam, la cadette peut évoquer la mémoire des mêmes pères fondateurs, Mathew Hale, et pourquoi pas Graunt, et naturellement le minutieux abbé Expilly. A l'horizon des Lumières de la démographie correspondrait un siècle plus tard l'horizon de la protohistoire démographique avec Quételet (1847) et les Allemands K. Hegel, K. Borgius, qui précèdent d'une vingtaine d'années les premières études de Julius Karl Beloch en 1886. Mais cette archéologie ne signifie plus grand-chose en dehors du cercle des spécialistes. L'histoire démographique, c'est Pierre Goubert et surtout Louis Henry, Marcel Reinhard, Jacques Dupâquier, suivi bientôt par les Anglais qui fondent en 1964 le « Cambridge Group for the History of Population and Social Structure ». Nous avons en gros dix ans d'avance sur nos deux principaux collègues, compagnons et concurrents, les Anglais et les Italiens (je laisse volontairement de côté les Belges qui sont proprement indissociables et indiscernables tant les deux champs et les deux équipes sont solidaires et imbriquées).

L'aventure de la démographie historique a notre âge d'adulte, nous qui débarquions sur la plage de nos vingt ans quand s'achevait

2. Ed. E. Vilquin, INED, 1977.
3. Ed. E. Vilquin, INED, 1980.

la deuxième guerre mondiale. Ce n'est pas un hasard si Jacques Dupâquier a fait ses premières armes en 1944 dans le Gâtinais à bicyclette en faisant des bâtons, traquant la propriété à la veille de la Révolution, suivant les perspectives de Loutchisky relayé par Georges Lefebvre. Effort immense, rude épreuve pour rien. Ce qu'il fallait démontrer était depuis longtemps archi-connu. Nous avons du moins acquis une technique, appris une ascèse. Sans une historiographie qui savait compter, sans le soubassement érudit du dix-neuvième siècle historiciste, sans la grande hantise d'un monde vieux, exsangue, affaissé, sans l'expérience douloureuse d'une pyramide des âges rongée à la base, alourdie au sommet, sans le désir de comprendre la leçon du passé pour tenter d'arracher un destin autre que la décrépitude et la mort, pour nos patries de l'extrême-Ouest européen, le miracle épistémologique de la démographie historique ne serait pas sorti de rien.

Dans ce livre, beaucoup, venus de multiples horizons, recevront au gré de leurs pensées le complément d'information, la leçon de sagesse et de courage, un peu de ce que requiert l'aventure de la connaissance et de la recherche. Pour l'histoire de la connaissance, pour l'épistémologue, Jacques Dupâquier trace un modèle. Les aventures fécondes de l'esprit sont vécues au sein de petits groupes, qui fonctionnent comme des têtes chercheuses. On n'est pas intelligent seul, on ne l'est pas en foule. J'ai le sentiment que le modèle « Démographie historique » est valable ailleurs, en d'autres lieux de l'espace, du temps et de la connaissance.

Pour l'historien, Pour la démographie historique *fait le point. A partir d'une lecture attentive vous saurez ce que nous savons, où vous pouvez trouver ce que nous savons en 1983. Et nous savons beaucoup.*

Pour l'historien démographe, Jacques Dupâquier fournit le meilleur bilan, le bilan synthétique, celui qui permettra d'éviter ce que je hais le plus, la répétition de démonstrations inutiles, le gâchis d'efforts que les mauvais maîtres imposent aux disciples trop dociles. Plantons là Loutchisky, ne copions plus servilement Crulai. *Essayons d'être aussi inventifs que Louis Henry lorsqu'il créa littéralement notre discipline. Gutenberg a inventé l'imprimerie. C'est fait. Evitez donc de recopier l'*exemplar. *Vous avez mieux à faire.*

Jacques Dupâquier vous dira comment. La novation créatrice

n'est pas rupture, elle est par essence conservatrice. Après l'exaltante percée des années 60, où l'on trouvait à la pelle, la démographie historique a vécu de ses retombées. Le dialogue s'est noué avec toutes les branches de l'histoire et de la science humaine... et plus fructueux à mon sens encore, de la biologie humaine. Avec Alain Bideau et les traceurs génétiques (en l'occurrence la maladie de Rendu-Osler), avec Jean-Pierre Bardet et le gigantesque réseau des couplages tous azimuts de 15 000 familles reconstituées, localisées dans un cercle étroit (Rouen), avec l'informatique souple des mini-ordinateurs, Jacques Dupâquier indique les percées et balise avec raison quelques-unes des retombées les plus prometteuses.

Jacques Dupâquier dresse un bilan précis : celui des 558 monographies régionales sur le seul espace français où il délimite les pleins et les déliés. Les pleins, ce sont le dix-huitième siècle, le Bassin parisien, Rennes, la Normandie, Toulouse... les campagnes qui précèdent les villes. Jacques Dupâquier dresse la colonne des bilans des rendements et des coûts. D'un seul clin d'œil, elle condamne les projets délirants des bureaucrates de l'Education et de la Recherche nés des délires de l'hiver 1982-1983. Sans la promotion méritocratique de la maîtrise et des thèses, la démographie historique n'existerait pas plus que l'histoire quantitative. Sans cette structure aucune science humaine statisticienne n'aurait progressé, celle qui par nature est plus rétive à l'influence et à la manipulation, la seule, en vérité, qui mérite l'attribut scientifique. La crise de la démographie historique est double, elle est d'abord la conséquence logique d'une totale réussite. Louis Henry avait posé clairement la question de la première révolution contraceptive. Il avait voulu les moyens. Par un phénomène d'entraînement qui a dépassé les prévisions les plus optimistes, la mobilisation a été telle que la victoire totale fut écrasante. Toutes les cases du questionnaire des années 50 sont remplies, il faut donc inventer une autre démographie historique, celle du projet Dupâquier qui remplace le couple par la lignée. Je la voudrais attentive aux acquis des anthropologues et naturellement aux irritantes, donc fécondes hypothèses d'Emmanuel Todd[4].

Mais la crise de la démographie historique est aussi celle de l'effort. Les maîtres à penser d'après 1968 ont rêvé de semailles sans labours.

4. *Structures familiales et systèmes idéologiques*, Le Seuil, 1983.

Ils ont prétendu que l'on pouvait récolter sans ensemencer, ils ont même engrangé les acquis des enquêtes un peu pléthoriques des années 60.

Jacques Dupâquier a raison de le dire, la tentation du bavardage de l'insignifiance et de la facilité est aujourd'hui écartée. La démographie historique reste la plus performante des sciences humaines. Appuyée sur le granit d'un irréfutable chiffré, ce livre est tout en promesses. En promesses qu'il appartiendra aux anciens et surtout aux plus jeunes de tenir. Avant tout, lisez Dupâquier.

Pierre CHAUNU,
membre de l'Institut.

Avant-propos

Ce n'est pas tout à fait par hasard – mais peu s'en faut – que j'ai rencontré la démographie historique.

En octobre 1943, je me trouvais, par la nécessité des temps, mineur de fer à Joudreville, en Lorraine. Pour éviter d'être déporté en Allemagne, j'avais dû abandonner l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud et mes chères études d'histoire. Pourtant, j'espérais encore pouvoir préparer un mémoire de diplôme. Au cours d'un bref voyage à Paris, je rendis visite à Pierre Renouvin, qui me suggéra un sujet adapté aux circonstances : « L'attitude de la presse française à l'égard de la guerre de Tripolitaine (1911) ». Cela ne me transportait pas d'enthousiasme, mais que faire en la mine à moins qu'on ne commente ?

Heureusement la Providence vint à mon secours, par des voies impénétrables : dénoncé aux autorités d'occupation, je décampai de Joudreville sans tambours ni trompettes, m'en retournai à Paris, et me fis faire de faux papiers. Par la même occasion, j'abandonnai la guerre de Tripolitaine, avec la bénédiction de Pierre Renouvin, qui m'aiguilla du côté de Georges Lefebvre. Celui-ci me proposa d'étudier « la répartition de la propriété foncière à la fin de l'Ancien Régime, dans le Gâtinais septentrional ». Dès lors, ma vie se partagea entre l'exploration des séries anciennes des archives départementales de Melun, celle du Gâtinais où j'allais à bicyclette, de village en village,

rechercher les états de section de 1791 (qui, hélas !, avaient presque partout trouvé une fin sans gloire l'année précédente, lors de la campagne de récupération des « vieux papiers »)... et quelques activités clandestines.

J'appris ainsi à emplir des fiches, et à tracer des bâtons. Ce travail fastidieux, qui me procura pourtant les premières joies de la découverte, je ne l'achevai que douze ans plus tard, alors que j'étais professeur d'histoire au lycée de Montmorency. C'est à cette dernière époque seulement que je m'avisai de l'intérêt limité de ces recherches sur la répartition de la propriété, tant qu'elles restent isolées du contexte social : problématique de Loutchisky, problématique d'avant 1914 ! L'idée d'entreprendre ce genre d'études impliquait une conception matérialiste et mécaniste de l'histoire de la Révolution qui ne me satisfaisait plus ; et Georges Lefebvre lui-même, par ses conseils, ses encouragements, et surtout l'orientation nouvelle qu'il donnait aux travaux sur la société paysanne, m'aida à sortir de la cage.

Pourtant, j'avais gardé le goût des méthodes quantitatives. Mieux même : comme l'enseignement quotidien de l'histoire me rendait plus exigeant à l'égard des systèmes explicatifs, j'en venais progressivement à découvrir « les conditions de l'esprit scientifique », bien avant d'avoir lu l'ouvrage de J. Fourastié qui porte ce titre. Si vraiment, comme l'écrit cet auteur, la philosophie ne nous a donné et ne nous donne encore que des œuvres « cérébrales », elle qui, selon Littré, est ou devrait être « étude des principes et des causes, ou système de notions sur l'ensemble des choses », il ne restait plus à l'historien que je voulais devenir, errant sans guide au milieu d'un paysage de décombres idéologiques, qu'à cultiver mon jardin. La faillite des philosophies de l'histoire allait faire de moi, et de beaucoup de mes contemporains, des disciples d'E. Labrousse, de J. Fourastié et de L. Henry.

Octobre 1960 : j'entreprends, sous la bienveillante et tolérante direction d'E. Labrousse, l'étude de la société rurale du Vexin français, du XVII^e^ au XIX^e^ siècle. Je dispose d'une source admirable : les rôles de tailles de l'élection de Pontoise, conservés pour toutes les paroisses, presque sans lacunes, de 1685 à 1789. Du coup, ma vision s'élargit : je constate que richesse ne se confond pas toujours avec propriété foncière ; j'invente un système de représentation graphique de l'échelle des revenus... et je recommence à tracer des bâtons.

A l'époque les historiens – si l'on excepte Pierre Goubert – ne

croyaient guère aux rôles de tailles. On savait que tout le monde n'y figurait pas, et on les soupçonnait de donner, de la société d'Ancien Régime, une image peu représentative. Ce fut pour répondre à l'objection que je me décidai, en janvier 1963, à compléter mes dépouillements par ceux des registres de catholicité, selon les méthodes que Louis Henry venait de mettre au point. Alors, la démographie historique m'apparut comme l'antichambre de l'histoire sociale. Antichambre immense : dix-sept ans plus tard, je n'en suis pas encore sorti !

Il faut dire qu'entre-temps, j'avais lu l'admirable *Beauvais et le Beauvaisis*, et que ma vision de la démographie historique, très utilitaire au début, s'était progressivement élargie. Avec Pierre Goubert, « les paysans français, ces oubliés de la vieille histoire académique et élitiste, entraient dans l'histoire par une voie nouvelle, tout autre que la doléance, le rôle de tailles, le droit seigneurial et le décompte des arpents tenus. Et cette voie s'avérait à la fois plus neuve, plus riche et plus chargée d' « harmoniques » que beaucoup d'autres – plus certaine aussi, du moins lorsque les impératives règles de la critique des sources avaient été respectées –, ce qui lui conférait comme une séduction supplémentaire, en un temps qui a tant soif de certitude ». Je cite ici Pierre Goubert lui-même, dans la contribution qu'il devait fournir en 1973 à l'hommage rendu à Marcel Reinhard, mais je serais bien en peine de mieux dire.

Je commence à rêver d'une « histoire totale », fondée sur l'observation au microscope des comportements populaires.

Octobre 1965 : Marcel Reinhard me prend comme assistant de démographie historique à la Sorbonne. J'entreprends aussitôt, sur le dénombrement de 1713, une thèse complémentaire qui se métamorphosera en thèse principale, avec un sujet élargi à la population rurale du Bassin parisien à l'époque de Louis XIV. Ma vision de la démographie historique se précise et se modifie. En qualité de secrétaire de la « Société de Démographie historique », et rédacteur en chef de ses *Annales*, j'assiste, des premières loges, à l'offensive triomphante de cette jeune discipline, à l'occupation du terrain, mais aussi à la montée des doutes, aux changements de la mode, et au repli des années 70 ; enfin, après la publication des premiers résultats de l'enquête de l'INED (novembre 1975), je lui vois prendre un second souffle.

C'est sur cette expérience que je vais réfléchir à haute voix dans les pages qui suivent.